

Annie Coppereau

LIVRE

Papa range et maman juge

LA HAINE DE LA FAMILLE
de Catherine Cusset

Romancées avec une joyeuse férocité, la vie et les contradictions d'une tribu d'intellectuels bourgeois. Lucide, grinçant, drôle et finalement universel. Gallimard, 105 francs (16 euros).

Enarque mais sans gloire, papa, à la maison, est à cheval sur l'ordre. Heureusement, car maman ne s'occupe de rien. C'est donc papa qui range le linge, les ornements de Noël, les ampoules, et quand il ne les retrouve pas au bon endroit, il crie. Maman, elle, travaille, trop, elle est juge, elle a toujours un dossier à étudier, et elle écoute la radio, France Culture, bien sûr, ou France Inter quand vient l'heure du « Masque et la Plume », et quand papa crie, elle crie aussi. Entre les deux, les quatre enfants Tudec se débrouillent... « La Haine de la famille » ? Le titre, bien sûr, est à prendre à l'envers. C'est d'amour qu'il s'agit, mais d'amour lucide, et aussi d'humour. Et d'intelligence. Catherine Cusset, prix des lectrices de « Elle » l'an dernier pour « Le Problème avec Jane », démonte ici la mécanique familiale avec un sens de l'observation qui sans doute s'appuie sur l'autobiographie, et mêle à la férocité le sourire d'un recul qui, parfois, se teint de nostalgie pour se faire presque tendre. C'est Marie qui raconte et lave avec causticité le linge sale de cette famille de grands bourgeois chrétiens, intellos et mal dans leur peau. Marie qui, comme l'auteur, enseigne la litté-



Catherine Cusset

ture à New York. Marie voit toutes les failles, chez ses parents, chez sa sœur, Anne, la moins intello, chez ses frères, Paul, le fragile, Nicolas, le surdoué. Marie qui se souvient, dénonce, regrette et parfois, aussi, sans l'avouer, admire.

Une mère aimée-haïe

Car Elvire, cette mère aimée-haïe, qui se demande comment elle a pu faire quatre enfants, néglige ce que l'on appelle ses « devoirs de mère », déteste les tâches domestiques, Noël, les vacances, impose sa loi avec panache. Avec elle, on ne regardait pas la télé, sauf « Apostrophe », la série « Holocauste » et la série d'Ingmar Bergman, « Scènes de la vie conjugale ». Même le père n'a pas droit à ses westerns favoris. Ou alors, juste une fois, comme une

faiblesse qui peut se pardonner... « Elle réussit à nous inculquer le sens du devoir, non pas de ce qu'on doit aux autres, mais de ce qu'on se doit à soi-même. » Résultat : trois enfants sur quatre réussirent Normale sup, et la quatrième, prise de remords, entamera à trente ans des études de médecine ! Au fil du livre, Marie remonte ou descend le fil du temps. On découvre l'enfance d'Elvire, marquée par une visite des miliciens venus, en 1943, arrêter sa mère, juive, puis l'exil à la campagne, chez des grands-parents paternels, et une adolescence complexée, une jeunesse influencée par un séjour aux Etats-Unis, un premier amour flamboyant à jamais regretté... On la retrouve au seuil de la retraite, paniquée à l'idée de n'avoir plus l'alibi, la fuite en avant du travail, et à l'enterrement de sa mère, qu'elle avait laissée sans remords apparent quatre ans dans un mouroir, parisien certes, et coté, mais un mouroir quand même... Le roman tourne et vire, à coups d'injures ou de sourires, de séquences hautes en couleur, de menus incidents parfois trop détaillés, d'analyses lucides. Les personnages se croisent, se déchirent, se retrouvent, plus ou moins fraternels, dans la maison bretonne. Ce récit un peu échevelé, souvent drôle, écrit avec acidité, réveillera sans doute bien des souvenirs chez les lecteurs qui, eux aussi, ont vécu et grandi dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Mais au-delà, chacun pourra sans doute y reconnaître les inévitables contradictions, voire les culpabilités, que génère toute cellule familiale.

A. C.